

MARIN

LEDUN

FREE QUEENS

série noire
GALLIMARD

SÉRIE NOIRE

Collection créée par Marcel Duhamel

MARIN LEDUN

FREE QUEENS

nrf

GALLIMARD

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre

UN AUTEUR SOUTENU PAR LE



Illustration © Élodie Lascar.

© Éditions Gallimard, 2023.

Heineken dédie ce film à tous ceux que la bière
fait rêver.

Slogan publicitaire Heineken,
France, 1982.

Il l'attira à lui et, dans un premier temps, Olanna
ne fit rien, gardant son corps inerte contre le sien.
Elle avait l'habitude de ça, que des hommes qui se
baladent nimbés d'un nuage de bon droit gorgé
d'eau de Cologne l'empoignent à pleines mains,
présument que, parce qu'ils étaient puissants et la
trouvaient belle, ils étaient faits l'un pour l'autre.

CHIMAMANDA NGOZI ADICHIE,
L'autre moitié du soleil, 2008.

Le ciel était si bleu qu'il aurait fallu y mettre des
poissons rouges.

RICHARD MORGIÈVE,
Cimetière d'étoiles, 2021.

Paris, 13 juin 2019.

L'autocar Mercedes-Benz de l'association Bus des femmes débarqua porte de Pantin sous une pluie battante, aux alentours de deux heures du matin. Comme chaque jeudi, il descendit la bretelle du boulevard périphérique et se gara à proximité de la porte où travaillaient une dizaine de prostituées nigérianes.

Cinq militantes munies de parapluies et de prospectus en descendirent et se dirigèrent vers elles. Certaines prostituées s'éloignèrent aussitôt pour les éviter. D'autres écoutèrent leur laïus sur la prévention du sida et les hépatites, mi-désabusées, mi-amusées.

La plupart d'entre elles affichaient une vingtaine d'années, à l'exception d'une adolescente menue aux longues tresses savamment attachées en chignon. Elle portait une jupe courte et un top bleu ciel moulant. Légèrement à l'écart, elle observait la scène, comme si elle hésitait sur l'attitude à adopter.

Une bénévole vint lui parler. L'adolescente esquissa un geste de refus, elle jeta un bref coup d'œil à la BMW noire stationnée à une trentaine de mètres de là puis se résolut finalement à écouter. Elle accepta de cette femme un dépliant sur les MST

et un rendez-vous pour un test de dépistage la semaine suivante. La bénévole lui demanda son âge, mais elle ne répondit pas. Lorsqu'elle leva à nouveau les yeux, deux Nigériens en colère sortaient de la BMW en hurlant et piquaient un sprint dans leur direction.

Un vent de panique souffla sur les prostituées. Elles cessèrent de sourire, se débarrassèrent des prospectus et se mirent à invectiver les bénévoles, en français, en anglais, en igbo ou en yorùbá.

Un rictus fugace éclaira le visage de l'adolescente. Elle prit une profonde inspiration, s'extirpa de la cohue et se mit à courir à toutes jambes vers le bus.

— Justice! Justice! Justice! cria-t-elle en s'engouffrant à l'intérieur, lançant des coups d'œil terrorisés autour d'elle.

Les Nigériens fendirent la meute de prostituées et de bénévoles et se jetèrent sur le bus. Le chauffeur referma les portes. Les deux proxénètes martelèrent la carrosserie de coups de poing et de pied, s'adressant en français au chauffeur pour qu'il ouvre sous peine de représailles, en yorùbá à l'intention de l'adolescente pour qu'elle soit la seule à comprendre les horreurs qu'ils lui promettaient lorsqu'ils l'auraient sortie de là par la peau du cou.

Serena Monnier, journaliste au quotidien *Le Monde*, et la bénévole qui étaient dans le bus à ce moment-là se réfugièrent dans le fond avec l'adolescente. Elles tremblaient de peur autant qu'elle. Une barre de fer apparut comme par enchantement dans les mains de l'un des types, l'une des vitres étroites de la porte explosa, le plus enragé des deux Nigériens s'arcbouta sur le battant et tira de toutes ses forces, afin de se ménager une ouverture.

Le chauffeur lança le moteur, prêt à démarrer au cas où, puis il s'arracha à son siège, attrapa un extincteur et frappa au hasard mains, épaules et crânes des assaillants à sa portée, jusqu'à ce qu'une sirène de police retentisse non loin de là. L'enragé se

rua une dernière fois sur la porte, fourra la main sous son pull et brandit un revolver qu'il pointa sur le chauffeur, par la vitre brisée.

— Ouvre!

Le chauffeur ne bougea pas, les yeux rivés sur le canon de l'arme. L'extincteur roula au sol. Les prostituées et les bénévoles formaient un arc de cercle muet autour de la scène qui s'élargissait au fur et à mesure qu'ils reculaient, prêts à se jeter à terre si le type se mettait à tirer.

Des voitures s'entassaient au feu rouge, en arrière-plan. Des visages curieux ou sidérés se tournèrent vers eux derrière les pare-brise, des vitres s'entrouvrirent, un portable apparut pour filmer la scène.

Le Nigérian s'excita :

— Ouvre, putain!

La sirène de police se rapprocha. Le feu tricolore passa au vert. Les voitures s'éloignèrent dare-dare. L'autre proxénète secoua la tête. Il saisit le bras de son comparse par la manche et prononça des paroles que Serena Monnier n'entendit pas. L'instant d'après, les deux hommes s'enfuyaient jusqu'à leur véhicule, démarraient en trombe et disparaissaient au sommet de la bretelle d'accès du boulevard périphérique.

La fugitive jaugea longuement Serena Monnier, avant de se passer la langue sur les lèvres et de s'éclaircir la voix.

— Je m'appelle Jasmine Dooyum, dit-elle d'une voix franche. Je vais bientôt fêter mes quinze ans et je veux vivre.

Kaduna, nord du Nigeria, 11 janvier 2020.

La ville étouffait.

4 h 15. Le thermomètre avoisinait les 35°Celsius. Le quartier chrétien de Barnawa semblait sur le point de se dissoudre. Routes bétonnées, trottoirs en terre battue et toits en tôle chauffaient l'air à blanc, rendant à la nuit la fournaise accumulée le jour.

Adossé au capot du 4 × 4 Toyota, Ira Gowon réajusta la sangle de son pistolet-mitrailleur Uzi, sortit un mouchoir de la poche de son treillis et s'essuya longuement le front et la nuque. Le noir de son uniforme tranchait avec le beige de la carrosserie. Sur le revers de son gilet pare-balles, le logo de la Special Anti-Robbery Squad, la brigade spéciale de répression des vols de la police nigériane, tracé en lettres blanches : S.A.R.S. KADUNA.

Un pick-up noir remonta Gora Street en trombe, en direction de l'hôpital général Gwamna Awan, soulevant au passage un nuage de poussière ocre qui l'aveugla un instant.

Le policier suivit le véhicule du regard jusqu'à ce qu'il ne forme plus que deux points rouges lumineux au loin, puis il se retourna. Le caporal Vitalis Udo, un colosse de près de deux

mètres, s'activait dans le coffre. Même tenue, même logo, même armement. Une cicatrice brunâtre lui barrait le front. Udo referma finalement le hayon et le rejoignit. Il exhiba une flasque d'ogogoro qu'il tendit à son collègue. Sa main tremblait. Gowon renifla bruyamment et fit *non* de la tête. Udo haussa les épaules. Il but une longue rasade et fit disparaître la flasque sous sa veste. Le mauvais whisky lui fit l'effet d'une décharge électrique. Les tremblements cessèrent aussitôt.

Les deux hommes grimperent à bord du Toyota. Le premier réflexe d'Udo fut d'allumer le moteur pour relancer la climatisation. Un souffle d'air frais envahit aussitôt l'habitacle. Gowon ferma brièvement les yeux de soulagement, puis il sortit son mobile et composa un numéro.

La voix rocailleuse du directeur de l'usine Master Brewers de Kaduna Olowu Nurudeen résonna à l'autre bout du fil.

— Dis-moi que les nouvelles sont bonnes, Ira!

Gowon fixa la rue devant lui.

— Le problème est résolu, déclara-t-il.

Nurudeen soupira de soulagement.

— Définitivement?

— Tout ce qu'il y a de plus définitif, monsieur.

— Tu as fait du bon travail.

Nurudeen éclata de rire avant de couper la communication. Gowon fixa l'écran de son téléphone d'un air pensif, avant de le balancer sur la tablette.

Udo demanda :

— On va où ?

Gowon alluma une Marlboro, inspira une dose de nicotine et expira longuement.

— Au nord, murmura-t-il dans un nuage de fumée. Le plus au nord possible.

La ville des laissés-pour-compte défilait à vive allure derrière le pare-brise, entre vestiges de l'héritage colonial, industrie en dégringolade, urbanisation galopante et démographie exponentielle.

Le chaos humain succédait au chaos urbain.

Le Toyota longea un moment le complexe industriel Kaduna Textile Limited, en partie désaffecté, puis l'immense bidonville de Down Quarters, véritable décharge à ciel ouvert. Ils traversèrent ensuite une vaste étendue de maisons sans étage, grouillant le jour de tacots rouillés et de pétroleuses, suintant la misère et la mort, avant d'arriver à proximité des bâtiments flambant neufs de Master Brewers Nigeria Incorporated, que tout le monde ici appelait MB, la plus grosse usine de production de cette partie du pays. Le royaume des seigneurs de la bière de Kaduna.

Les avenues s'animèrent, en dépit de l'heure matinale. Les voitures des employés venant relever l'équipe de nuit croisaient les camions chargés jusqu'à la gueule de canettes de First et de sodas. Des femmes portant à bout de bras des casiers de bière apparurent comme par enchantement sur le bas-côté et sur les trottoirs, main-d'œuvre bon marché permettant d'alimenter les petits commerces, les bars clandestins et les villages qui ceinturaient la ville.

Les mains rivées au volant, Udo était concentré sur la route. Il cuvait son ogogoro en silence. Gowon fuma jusqu'à ce qu'ils arrivent en vue des poutrelles métalliques de l'Old Railway Bridge, enjambant le fleuve Kaduna qui séparait la ville en deux.

Au sud, une industrie moribonde, une raffinerie de pétrole, des monuments à la gloire du passé et des églises chrétiennes. Au nord, des résidences secondaires luxueuses, l'hippodrome de

Lugard Hall, les clubs de polo versus les écoles coraniques fréquentées par des populations musulmanes déjà éreintées par la pauvreté endémique, trois décennies d'épidémie de sida et les exactions commises depuis 2009 par l'organisation sunnite Boko Haram.

Des années plus tôt, le sergent-major Ira Gowon aurait fermé sa gueule. Il se serait contenté des cent quinze euros que la police nigériane lui octroyait chaque mois et des bakchichs qui lui permettaient de doubler sa solde et de mettre de l'argent de côté pour les futures études de son fils. Lorsqu'il s'était engagé dans la police d'État, en 1998, il croyait que le pays était en train de changer. Il imaginait des lendemains qui chantent. Plus tard, en 2015, alors qu'il commençait à douter, il avait placé de grands espoirs dans l'élection de Muhammadu Buhari. En vain.

Moins d'une décennie après, la situation s'était lentement dégradée. Gowon avait vu sa ville sombrer. La capitale Abuja et Lagos-la-Géante, sur la côte atlantique, explosaient. Leurs trente millions d'habitants mobilisaient toutes les énergies et nourrissaient tous les espoirs. Le gouvernement nigérian délaissait Kaduna. Il se fichait que la plupart des habitants du Nord manquent d'eau et d'électricité. Gowon et ses semblables pouvaient bien crever de faim, de soif, du sida, du virus Ebola, de cette saloperie de Covid-19 dont on commençait à parler ou être égorgés par des fanatiques islamistes, pourvu que le Sud s'enrichisse et devienne le centre du monde néolibéral africain.

Gowon ne pouvait pas le supporter.

Ses aïeux peuplaient ce territoire depuis des siècles. Désormais, il était père. Son fils grandissait ici. Comme ses semblables, il était l'avenir de ce pays. Puisqu'ils ne pouvaient pas compter sur Abuja, ils prendraient leur propre destin en main.

Aujourd'hui, Ira Gowon avait choisi son camp.

Kaduna avait besoin d'hommes et de policiers comme lui.

Capables de résister aux prêches des barbares islamistes venus du Nord, ainsi qu'aux tentations que les politiciens décadents leur faisaient miroiter, aux belles paroles des élites libérales occidentales et aux promesses du pouvoir corrompu du Sud. De vrais patriotes nigériens comme lui et le caporal Vitalis Udo. Eux et des milliers d'autres. Prêts à tous les sacrifices pour redonner à Kaduna sa grandeur, sa gloire et son indépendance passées.

Y compris à se salir les mains pour laver cette terre de la vermine.

Le Toyota atteignit la voie express Abuja – Zaria. Gowon baissa la vitre et balança son mégot qui vola en mille étincelles dans leur sillage. Un courant d'air frais suivi d'une puissante odeur d'humidité pénétra dans l'habitacle. Le grondement sourd des eaux du fleuve lui parvint enfin.

Il indiqua du doigt la bande d'arrêt d'urgence.

— Là, ce sera parfait.

Vitalis Udo acquiesça. Il attendit qu'ils passent sur le pont pour ralentir, puis il se déporta sur la droite. Gowon attrapa sur la banquette arrière l'ordinateur et le portable de Pascal Calil et les jeta dans les eaux boueuses. Il fit un signe au conducteur. Udo accéléra et le 4 × 4 retourna s'insérer dans le trafic en direction des quartiers nord d'Ungwan Sanusi et de Rigacikun.

Soixante kilomètres plus loin, les maisons et les véhicules se raréfièrent, la savane se substitua aux zones urbaines. Gowon consulta l'horloge du tableau de bord. 5 h 52. Le soleil se lèverait dans moins d'une heure. Ils avaient encore le temps. Ils empruntèrent la première sortie après Katabu et bifurquèrent en direction de Jos, sur l'A11, une piste goudronnée qui filait vers l'est. Ils roulèrent quelques minutes sans croiser un seul véhicule jusqu'à arriver en vue d'une aire de repos pour les transporteurs

routiers – en réalité, une vaste étendue de terre battue crevée d’ornières et de carcasses automobiles rouillées, au milieu de laquelle une cahute défoncée faisait jadis office de toilettes. L’endroit paraissait désert. Gowon estima que c’était le lieu idéal.

Il tapa des mains.

— Terminus.

Udo s’exécuta. Il avança le Toyota dans le fond, sous un arbre famélique, et manœuvra de sorte que les phares éclairèrent l’entrée du parking.

— Au cas où quelqu’un arrive, précisa-t-il.

Il se mit au point mort, serra le frein à main et siffla en grimaçant une lampée d’ogogoro. Gowon l’observa à la dérobée. Il ne comprenait pas l’intérêt que son collègue portait à ce tord-boyaux artisanal de 60° à base de mélasse de canne à sucre distillée et saturée en méthanol. L’ogogoro était bon marché, mais il tuait aussi sûrement qu’une balle de 9mm dans le foie. Les gens devenaient aveugles, à force de trop en boire. L’eau-de-vie provoquait démences et maladies cardiovasculaires. Des dizaines de Nigériens en mouraient chaque année. Au sud du pays, c’était l’hécatombe. De plus, ce truc était vraiment infect. Que les pauvres hères s’en contentent, à moins de vingt nairas le verre, Gowon pouvait le comprendre, mais son collègue n’était pas sur la paille. Il avait les moyens de noyer ses soucis avec du gin importé de qualité ou une bonne bière de chez MB.

Udo croisa son regard. Il lui tendit la flasque, comme s’il lisait dans ses pensées.

— Je sais que c’est dégueulasse, mais tu devrais en prendre, Ira. Ça booste la libido !

Gowon secoua la tête, amusé, puis il eut une vision fugace de ce qui les attendait et des relents acides lui remontèrent dans la gorge.

Il inspira un grand coup.

— Assez traîné!

Les policiers descendirent et se rendirent à l'arrière pour ouvrir le coffre. Une ampoule s'alluma automatiquement, éclairant la scène. Udo tira la bâche qui recouvrait le corps des deux prostituées, libérant une forte odeur d'urine et de merde.

Pieds nus, elles portaient pour tout vêtement une robe moulante rouge et or. Même coupe sexy destinée à mettre en valeur leur jeunesse, même écusson *First* cousu sur le buste. Pas de sang. Des liens enserraient leurs chevilles et leurs poignets, des marques violacées de strangulation zébraient leur cou. Leurs cheveux détachés, parfaitement lissés, leur masquaient en partie le visage.

Des Igbo. Probablement déplacées depuis le sud-est du Nigeria, après un passage par les bordels de Lagos ou de Benin City.

Gowon repensa aux paroles que la fille à la peau plus claire avait prononcées, après qu'il lui avait soutiré des aveux – « On va être bien sages, maintenant. On ne fera plus d'histoires, promis, juré. » Des larmes délayaient le mascara qui cerclait ses yeux immenses, dessinant des sillons sinistres jusqu'à la commissure de ses lèvres. L'autre n'avait rien dit, elle savait déjà ce qui les attendait. Elle ne s'était pas débattue, elle n'avait pas hurlé. Elle avait simplement souri à l'intention de sa sœur de misère, fixant une dernière fois ses traits juvéniles, puis elle avait fermé les yeux.

Udo fit claquer sa langue.

— On vire ces fichues robes, avant de les larguer, non ?

Gowon opina et désigna le bidon d'essence, dans le fond du coffre.

— On les brûlera ailleurs, sur le chemin du retour, ce sera plus prudent, dit-il en empoignant la cheville la plus proche.

Kaduna, 13 janvier 2020.

Le ciel était en feu. Le soleil flirtait avec la cime des montagnes en ombres chinoises qui longeaient l'A11. Le crépuscule enveloppait l'aire d'autoroute désaffectée d'un halo orangé. Installé au volant, le sergent Oni Goje fixait un point invisible devant lui. Sa voiture de patrouille blanche, stationnée sur le terre-plein central, détonnait dans le paysage. Sur son flanc, l'écusson de la Federal Road Safety, triangle rouge surmonté d'un aigle de couleur verte, partiellement décollé.

Le moteur tournait au ralenti.

À cause d'un défaut dans le système de climatisation, de la buée s'était formée par endroits sur le pare-brise et des relents de moisissure émanaient des tapis de sol et de la toile qui recouvrait les sièges. Pour masquer l'odeur, quelqu'un, probablement son prédécesseur, avait suspendu au rétroviseur un diffuseur de parfum vanillé, depuis longtemps desséché. Avec le temps, Goje avait fini par ne plus y faire attention.

Plus loin, dans le prolongement du capot, une bâche bleue neuve calée à l'aide de pierres avait été étalée avec soin au pied d'un tas de détritrus et de ferraille rouillée. La lumière rasante

du soir projetait sur le plastique des éclats blanc et or évoquant le miroitement cristallin d'une flaque d'eau. Des essaims de grosses mouches bleues tourbillonnaient autour, butaient rageusement dessus, remontaient pour prendre leur élan, puis revenaient à la charge avec entêtement, comme si elles cherchaient à en crever la surface.

La radio égrenait les mauvaises nouvelles. La police nigériane annonçait fièrement avoir tué en début d'année une centaine de bandits dans l'État de Zamfara, à la frontière du Niger, suite à la recrudescence du nombre d'enlèvements et des vols de bétail. Pour justifier le déploiement de près d'un millier de policiers, le porte-parole Jimoh Moshood prétendait qu'il s'agissait d'hommes armés qui terrorisaient la population et tuaient des innocents. Le poste émit une série de crachotements, interrompant le journaliste une fraction de seconde avant que le volume se stabilise à nouveau. La litanie reprit. Le 10 janvier, au nord de Kaduna, des éleveurs peuls avaient massacré dix chrétiens de Kafanchan et blessé onze autres. Les victimes comptaient un gosse de cinq ans, des personnes âgées et un pasteur. Des maisons avaient été incendiées. Un homme à la voix brisée s'égo-sillait au micro : « Les chrétiens se font tirer comme des poulets ! Les enfants sont massacrés, les femmes violées ou mutilées ! Le Nord saigne et le gouvernement d'Abuja reste silencieux. Aidez-nous, par pitié ! »

Toute l'histoire du Nigeria, résumée en quelques phrases, pensa Goje avec amertume. Un enfant magnifique et insatiable né du viol colonial et de l'union forcée entre des peuples incapables de s'entendre. Depuis, l'enfant avait grandi jusqu'à devenir un monstre incontrôlable, répandant rancœur et haine dans le cœur des hommes.

Goje tendit le bras pour couper le son, réajusta ses lunettes et consulta sa montre. 18h 12. Il soupira longuement. Voilà près

de trois heures qu'il avait contacté la police d'État pour signaler « l'incident » sur son secteur et qu'il attendait. Il jeta un bref coup d'œil à la bâche, hésitant à rappeler encore une fois, quand la Nissan du médecin légiste de Kaduna apparut enfin dans un nuage de poussière ocre à l'entrée de la bretelle d'accès. Goje cligna des yeux, ouvrit sa portière et posa un pied au sol en grimaçant. Un souffle d'air brûlant s'engouffra dans l'habitacle.

— Bon sang! jura-t-il en étirant sa jambe.

Le véhicule vint se garer à sa hauteur, la vitre descendit, révélant un homme en surpoids d'une trentaine d'années, barbe fournie et blouse d'un blanc immaculé. Ce dernier désigna la bâche du menton.

— Elles sont là?

Goje acquiesça. Le légiste hocha la tête, mais ne bougea pas, comme si l'idée de quitter la fraîcheur de son véhicule lui répugnait.

— Depuis longtemps?

Apparemment pas assez pour que les forces de police d'État de Kaduna daignent se pointer, se retint de rétorquer Goje.

— Je ne sais pas, dit-il finalement. Deux, peut-être trois jours.

— Identifiables?

En guise de réponse, Goje s'extirpa de sa voiture, glissa une cigarette entre ses lèvres et mima le geste universel qui signifiait : *Tu as du feu?*

— L'allume-cigare ne fonctionne pas, précisa-t-il en montrant sa voiture.

Tandis que le légiste fouillait dans ses poches, il s'avança en direction de la bâche, s'immobilisa et ajouta :

— La fumée du tabac m'aide à supporter l'odeur de charogne qui se dégage de là-dessous.

Il attendit que le légiste le rejoigne avec un briquet, puis il s'accroupit, déplaça la pierre la plus proche de façon à libérer la bâche et tira d'un coup sec.

Deux jeunes femmes, la vingtaine, peut-être moins. Étranglées et jetées au milieu des poubelles comme de vulgaires déchets. Pas de vêtements, pas de bijoux, aucun papier. Rien que leur jeunesse anonyme.

Goje tira sur sa cigarette. La nicotine ne parvenait pas à atténuer la colère qui grondait en lui depuis qu'il avait découvert les cadavres quatre heures plus tôt, en faisant sa tournée hebdomadaire des aires de repos de l'A11. Il ne savait pas ce qui le minait le plus, leur nudité ou le fait que personne n'ait remarqué leur présence. Comme si ceux qui les avaient abandonnées là les respectaient si peu, même dans la mort, qu'ils n'avaient pas jugé nécessaire de les enterrer ou de recouvrir leur corps d'un voile de pudeur. Ou simplement de tenter de dissimuler leur crime.

Il était près de deux heures de l'après-midi lorsqu'il s'était avancé pour inspecter sommairement les lieux. La chaleur était écrasante, l'aire déserte. Il avait manœuvré dans le fond pour effectuer un demi-tour, avait laissé le moteur tourner et était sorti de son véhicule pour uriner. L'odeur de décomposition l'avait aussitôt pris à la gorge et lui avait coupé l'envie de pisser. Le bourdonnement des mouches l'avait guidé ensuite jusqu'au tas de détritiques qui trônait à proximité. Il avait d'abord pensé à un animal sauvage ou à un chien crevé – une fois, plus au nord, il avait trouvé un chargement entier de restes de moutons, probablement jeté là par un équarrisseur clandestin peu scrupuleux, une montagne de squelettes de bêtes et de déchets intestinaux en proie à la voracité de dizaines de rats et de vautours qui se disputaient tendons, os et lambeaux de viande putréfiée, il n'avait eu d'autre solution que de les brûler à l'essence.

Puis il les avait vues, deux pantins désarticulés, mêlés à la ferraille, aux caisses en plastique éventrées et aux ordures, recouvertes comme le reste d'une fine couche de cette terre brune brûlée que le vent continuellement ramène de l'ouest. Ses jambes avaient vacillé, il était tombé à genoux en tremblant et il s'était mis à pleurer sans que les larmes semblent vouloir s'arrêter de couler. Peut-être qu'il était usé, qu'à cinquante-trois ans il avait atteint son quota d'atrocités, que la coupe était pleine. Peut-être que la plus menue des deux avait les mêmes grands yeux que Chidi, sa fille cadette. Peut-être qu'elles avaient sensiblement le même âge. Peut-être aussi que cela réveillait en lui cette angoisse viscérale et séculaire qui sourd dans le ventre de chaque père nigérian, depuis la nuit des temps. Peut-être enfin que c'était plus qu'il n'en pouvait supporter, depuis sa démission de la Nigerian Police Force, quatre mois auparavant. Il était alors policier d'État à Kaduna, un sous-officier, grade de sergent niveau 6, un non-commissionned officer payé 55 144 nairas mensuels. Il faisait partie des agents intervenus le jeudi 26 septembre 2019 dans la « maison de l'horreur », une école coranique où plus de trois cents élèves de nationalités différentes, des garçons, croupissaient, victimes de viols et de tortures à répétition.

Pendant qu'il écoutait le récit de l'un d'entre eux, quelque chose s'était définitivement brisé en lui. Oni Goje était un bon musulman, père de cinq enfants, un brave type. Tout ça le dépassait. Le lendemain, il donnait sa démission et demandait à être muté à la sécurité routière pour conserver son salaire. Ce qu'il vit et entendit ce jour-là dépassait tout ce qu'il pouvait concevoir. La mort, la corruption endémique, la misère, la détresse sociale, les femmes battues étaient son lot quotidien de policier nigérian, mais pas ça, pas des gosses livrés à la saloperie humaine.

Pas ces deux gamines qui auraient pu être ses propres filles.

Une fois sa crise terminée, Goje s'était redressé et avait épousseté avec soin son uniforme. Il avait photographié méticuleusement les cadavres avec son téléphone portable, s'attardant sur les détails, marques de strangulation, hématomes, ongles cassés. Il avait scrupuleusement noté la position des corps dans son carnet, et tous ces éléments factuels qu'il était chargé de compiler pour ses enquêtes lorsqu'il était à la NPF. Il avait ensuite transporté chacun des corps à l'écart des poubelles, avec délicatesse, comme s'il s'agissait de poupées de verre. Il les avait disposés sur le sol, mains sur la poitrine, en dépit de la procédure, puis il avait récupéré une bâche dans le coffre de la Corolla de service et les avait couverts pour les protéger des insectes et de la morsure du soleil. Là, une fois certain d'avoir fait de son mieux, il avait prévenu la police d'État de Kaduna dont dépendait son secteur, le médecin légiste et sa hiérarchie, puis il avait déplacé son véhicule de patrouille de façon à veiller sur elles.

— Une Igbo, dit-il en désignant la plus grande de l'index.

Le légiste haussa les épaules.

— Possible...

— L'autre aussi, je crois. C'est plus difficile à dire, étant donné l'état de son visage. Pas des filles d'ici, ni paysannes ni ouvrières, leurs mains sont soignées. Peut-être des étudiantes de Kaduna ou d'Abuja. Il faudrait vérifier les fichiers des disparitions.

Le légiste écouta poliment en hochant la tête, bien qu'il sût qu'un sergent de la sécurité routière n'était pas habilité à enquêter, ni même seulement à donner son avis. Ça, c'était le boulot des policiers d'État. Celui du sergent consistait à gérer les accidents de la route et à signaler les incidents de ce type aux autorités compétentes. Cette affaire ne le regardait pas. Goje pouvait presque le lire dans ses yeux. Il était son aîné, le laisser parler était une marque de respect, mais dès que les vrais enquêteurs débarqueraient, il devrait rester à sa place et leur passer la main.

— Des prostituées, sûrement, dit le légiste du bout des lèvres lorsqu'il eut terminé.

Goje opina.

— C'est ce que tu vas mettre dans ton rapport ?

Le légiste haussa les épaules.

— Qui s'en soucie de toute façon...

Le médecin était déjà reparti depuis un bon moment lorsqu'une camionnette de l'hôpital général de Kawo, un quartier situé à l'est de Kaduna, déboula. Un grand type en blouse blanche en descendit, sans couper le contact, et s'avança dans la lumière des phares pour saluer le sergent. Il s'exprimait en anglais. Son regard était fuyant, son haleine empestait la bière. Il lui présenta son accréditation et les papiers nécessaires pour la délégation de prise en charge des corps. Goje signa sans un mot et l'aïda à transporter les cadavres à l'arrière.

— La police d'État ne viendra pas, n'est-ce pas ? dit-il quand l'employé lui serra la main.

— Celui qui a appelé le service mortuaire a précisé qu'ils enverraient quelqu'un à la morgue demain pour les formalités d'inhumation.

— Nom de Dieu... Il a donné une heure ?

Le type leva les yeux au ciel en ricanant, comme si la réponse allait de soi. Il tapota l'épaule de Goje avec condescendance.

— Il est tard, les routes ne sont pas sûres, tu ferais mieux de rentrer chez toi, dit-il avant de grimper au volant.

Il fit demi-tour et disparut dans la nuit avec son chargement, laissant derrière lui une odeur de gaz d'échappement.

Goje frissonna, écœuré. Il savait déjà ce qui allait se passer. Il n'y aurait pas d'enquête pour deux prostituées non identifiées. Leurs cadavres seraient numérotés, puis empilés à la morgue

avec d'autres. À moins que l'une des jeunes femmes s'avère de bonne famille ou que quelqu'un se manifeste avec une liasse de billets pour qu'une enquête soit ouverte, demain ou d'ici quelques jours, un officier viendrait apposer la mention « affaire classée » dans leur dossier et signer le registre pour qu'elles soient enterrées sans tarder dans une fosse commune. Personne n'y pouvait rien et au moins, ces deux-là auraient une sépulture.

— Fin de l'histoire, dit-il pour lui-même en réintégrant sa voiture de service.

Il était près de minuit quand il se gara devant la petite maison qu'il louait dans le quartier est de Narayi, sur Pankshin Street. Les lumières étaient éteintes, tout le monde dormait, à l'exception de sa femme, Rose, qui veillait sur une chaise de la cuisine, accoudée à la table devant une série policière américaine. Le poste de télévision diffusait une lueur bleutée dans la pièce. Goje l'embrassa sur le front et lui demanda comment s'était passée la journée.

— Il y a des restes de riz jollof et des beignets d'*hakara* dans le frigo, répondit-elle avec lassitude sans quitter l'écran du regard. Je peux te les faire réchauffer, si tu veux...

— Je n'ai pas faim.

Les cadavres de cet après-midi se superposèrent aux images du téléviseur. Goje cligna des paupières pour les chasser, mais l'impression de malaise perdura. Il se tint debout, immobile, un long moment, les yeux dans le vague, jusqu'à prendre conscience que Rose avait coupé le son du poste et le fixait en silence, sourcils froncés.

— Ça va, Oni ?

Il tendit le bras et lui caressa tendrement la joue.

— Bien sûr que ça va, dit-il à voix basse. Tant que je reste aveugle et sourd.

Lagos, 18 février 2020.

Serena Monnier consacra l'essentiel des six heures trente que dura le vol direct Air France Paris – Lagos à repousser les avances du quadragénaire hollandais bedonnant assis à côté d'elle et à relire ses notes concernant l'affaire Dooyum.

Son affaire depuis huit mois.

Jasmine Dooyum, survivante de la traite nigériane à Nice, l'un des nombreux points de chute où sévissent les réseaux de prostitution en France.

Une jeune femme en colère de quinze ans à peine.

Prête à tenir tête aux proxénètes qui l'avaient ramenée, pour faire d'elle une esclave sexuelle, alors qu'elle n'avait pas encore quatorze ans. Aujourd'hui, l'une des principales parties civiles du procès-fleuve qui devrait avoir lieu devant la cour d'assises de Paris, à l'ancien Palais de justice.

Serena avait fait sa connaissance le 13 juin 2019, alors qu'elle essayait d'échapper à ses macs nigériens, porte de Pantin. La journaliste enquêtait depuis plusieurs jours en tant que pigiste sur la prévention du sida, des hépatites et des IST dans le milieu de la prostitution pour le quotidien *Le Monde*.

Sur le coup, Serena pensa qu'il s'agissait d'une jeune femme pourchassée par des proxénètes. Il s'agissait en réalité d'une jeune adolescente qui avait l'âge d'être au collège. Ses poursuivants étaient des criminels endurcis, membres connus d'un vaste réseau esclavagiste de proxénétisme franco-nigérian. Et ce qui se déroulait alors sous ses yeux de journaliste parisienne était une tentative d'évasion.

Jasmine Dooyum venait de remettre sa vie entre leurs mains. Rien de moins.

Elle s'était assise dans le fond du Bus des femmes, entre Serena et Julie, une bénévole aguerrie, et n'avait ouvert la bouche qu'une fois les portes refermées et le bus parti, loin, le plus loin possible.

À partir de là, elle ne s'était plus arrêtée de parler.

Jasmine revenait de l'enfer. Elle s'exprimait en anglais la plupart du temps, ou dans un mauvais français mâtiné d'igbo, sa langue maternelle. Elle venait de Lagos. Elle se prostituait pour le compte d'un réseau qui l'avait fait venir clandestinement du Nigeria alors qu'elle n'était qu'une enfant. Elle voulait que ça cesse. « Ils sont la mort. Je suis la vie. Je veux vivre », avait-elle répété à plusieurs reprises.

En décembre 2018, elle quittait sa terre natale, le Nigeria, pour un long périple à travers le Niger et la Libye, contre trente-cinq mille nairas, environ soixante-quinze euros, et la promesse de suivre un apprentissage pour devenir coiffeuse, comme sa sœur aînée. Elles étaient une vingtaine comme elle, ainsi qu'une quarantaine d'hommes, très jeunes pour la plupart, sur la chaloupe qui les conduisit à travers la Méditerranée jusqu'à la Terre promise, l'Europe. L'embarcation ne valait rien, elle prit l'eau, ils durent écoper, et, pour finir, elle chavira. De longues heures plus tard, un bâtiment italien vint les secourir, mais il était trop tard, Jasmine était l'unique rescapée du naufrage. Idriss, celui à

qui elle avait confié son sort, sa virginité et son passeport s'était noyé avec les autres. Bon débarras. « Je suis tirée d'affaire », avait-elle pensé alors. Mais elle se trompait lourdement.

Idriss n'était qu'un passeur. Ses contacts en Italie attendaient leur « livraison » avec impatience. Il n'en restait qu'une sur vingt, qu'à cela ne tienne, ils allaient s'occuper d'elle et se refaire de leurs pertes. Un type nommé Gabriel Shehu-Usman organisa son enlèvement du camp de réfugiés, lui fournit des faux papiers et la plaça dans un train pour Nice. Par un tour de passe-passe, la dette de trente-cinq mille nairas contractée au Nigeria explosa. Jasmine devait à présent trente-cinq mille euros. Près de cinq cents fois plus.

Les amis de Gabriel à Nice étaient un couple de proxénètes qui lui expliqua à coups de trique qu'elle n'étudierait pas la coiffure tout de suite. Pas avant d'avoir remboursé l'intégralité de ce qu'elle devait, plus les intérêts de la dette : le loyer de l'appartement où elle logeait, la nourriture, les fringues, la protection, la surveillance. Ils lui offrirent le kit complet de la parfaite prostituée, préservatifs, talons hauts et vêtements faciles à retirer, puis la confièrent à d'autres filles comme elle qui lui expliquèrent les tarifs, les prestations, et la frappèrent parce que sa jeunesse leur volait des clients.

Cela dura près d'un mois avant qu'elle parvienne à trouver la force de s'enfuir une première fois. Elle n'alla pas loin. Ils la rattrapèrent à Menton et crurent lui avoir fait passer l'envie de recommencer, mais ils ne firent qu'attiser sa rage. Jasmine attendit son heure et, pour sa deuxième tentative, elle atteignit Paris. Là encore, ils retrouvèrent sa trace. Le couple de macs niçois n'était que l'une des extrémités d'une pieuvre qui étirait ses tentacules sur la France entière. Deux semaines après, un comité d'accueil musclé la dénichait dans le squat où elle s'était réfugiée, près de la gare de Lyon. Elle fut enfermée, battue, violée, des

jours durant, jusqu'à ce qu'elle les supplie de lui redonner une chance de les rembourser.

Là encore, ils crurent l'avoir brisée. Là encore, sa rage décupla.

Jasmine était une guerrière. Elle tint bon de longues semaines, à Vincennes, puis à Pantin, jusqu'à cette nuit de juin 2019.

Depuis, Serena ne l'avait plus quittée, y compris lors de son audition, trois heures après. À l'officier de police qui l'interrogeait, Jasmine mentit sur son âge, son nom et sa situation pour ne pas se retrouver aussitôt placée, confiée à la police aux frontières ou pire encore. Elle connaissait la musique, malgré sa jeunesse. Elle présenta Serena comme une amie de longue date et la supplia en douce de l'héberger quelques jours. Serena joua le jeu et accepta sans hésiter comme s'il s'agissait d'un cadeau que la jeune Nigériane lui offrait. Jasmine lui ouvrit son cœur, Serena lui accorda sa confiance. Elle lui donna un double des clefs, un toit, lui paya des vêtements de son âge, puis elle l'écouta, des jours durant, sans prendre de notes, de peur de briser le fragile équilibre qui s'installait entre elles. La journaliste prit la mesure de l'ampleur de ses révélations, la dangerosité de l'empire tentaculaire auquel l'adolescente venait d'échapper et les conséquences que ça pourrait avoir sur son avenir, ici ou là-bas.

— Il te faut un bon avocat, lui suggéra-t-elle.

— Je n'ai confiance qu'en toi, rétorqua Jasmine. Tu es journaliste, tu es une femme, tu es une citoyenne française, tu peux raconter ce que j'ai vécu, le monde entier t'écouterait et te croira.

Serena lui caressa la joue en souriant.

— Ça ne suffira pas.

Jasmine Dooyum avait la rage chevillée au corps. Depuis son arrivée en France, elle ne s'était pas contentée d'attendre une

occasion de s'enfuir. Elle avait aussi réfléchi à ce qui se passerait après son évasion. Pour elle, bien sûr, d'abord. À presque quinze ans, rien ne pouvait vous empêcher de rêver à des lendemains qui chantent. Pour sa famille, là-bas, au Nigeria, qui la croyait certainement morte. Mais aussi pour les salauds qui avaient fait d'elle une esclave. Pour eux, elle imaginait un traitement spécial. Du genre sanglant, comme dans *Léon*, ce film de Luc Besson qu'elle avait vu, enfant, où Mathilda, la jeune héroïne, apprenait à rendre coup pour coup après l'assassinat de sa famille.

Jasmine était Mathilda. Jasmine était un pur condensé nigérian de Mathilda, même si dans sa version du film, Léon était un proxénète pédophile du nom de Gabriel Shehu-USman qu'elle devait également éliminer. La colère, ça aidait aussi à tenir.

Un voile noir assombrissait pourtant ses yeux quand elle évoquait sa soif de vengeance. Comme s'il s'agissait d'un poids trop lourd à porter maintenant qu'elle était libre de sa vie et de son corps. Serena lui présenta un de ses amis, Pierre Faure, un avocat expérimenté qui défendait depuis près de trente ans des associations de victimes de prostitution. Il pouvait l'aider à porter son fardeau. Il lui proposa mieux qu'une vendetta personnelle qui risquait, dans le meilleur des cas, de l'envoyer croupir en prison pour le reste de ses jours : un procès de grande ampleur inculpant tous les responsables de son calvaire et dont son témoignage serait la clef de voûte. À trois conditions. Qu'elle accepte qu'il la représente. Qu'elle lui livre absolument tout, les noms, les lieux, jusqu'aux détails les plus sordides. Enfin qu'elle promette de ne jamais se rétracter, par peur des représailles sur elle ou sur ses proches.

Jasmine accepta sans ciller.

— Ce sera un procès dur, violent et probablement dangereux, précisa Pierre Faure avec gravité.

Elle hocha la tête.

— Je sais.

Ses yeux brillèrent d'un drôle d'éclat.

— Je connais tout d'eux, ajouta-t-elle. J'ai tout mémorisé. Tout. Leurs noms, leurs visages, leurs signes particuliers, leurs tatouages, leurs manies, leurs fantasmes, les numéros de téléphone, les adresses, les clients. Ces gens-là ne se méfient pas d'une gamine qu'ils croient stupide et terrorisée. Écoutez-moi bien parce que je vais tout vous dire. Et je vais vous présenter d'autres filles comme moi qui accepteront peut-être de témoigner si je le leur demande.

Terrorisée, Jasmine l'était.

Stupide, jamais.

Elle avait effectivement une masse colossale d'informations à fournir. Huit mois durant, elle fit montre d'un courage à toute épreuve. Elle reprit l'intégralité de son récit pour maître Faure et Serena, contrainte de se remémorer chaque détail de son calvaire. Elle déposa plainte et dut endurer à de nombreuses reprises les questions des officiers de police judiciaire de la Brigade de répression du proxénétisme, de la Brigade parisienne de protection des mineurs, d'un juge pour enfants, puis les expertises psychiatriques et médicales, les confrontations à l'aveugle avec des proxénètes arrêtés au fil de l'enquête ou des clients interpellés avec d'autres filles lors de descentes de police. À maintes reprises, sa parole fut remise en question, faute de preuves suffisantes ou à cause de son jeune âge. On lui balança en pleine figure que son cas n'avait rien d'exceptionnel, qu'elles étaient des milliers comme elle, du Nigeria, bien sûr, mais aussi de Roumanie ou de Chine. Si elle se rétractait, cela ne changerait pas grand-chose à l'affaire. Une goutte d'eau dans l'océan de la misère humaine. Certaines de ses anciennes compagnes d'infortune nièrent et l'accablèrent pour se protéger. Elles la

traitèrent de menteuse et de manipulatrice. Jasmine faillit crier grâce.

En septembre, elle fut scolarisée. Elle crut que ça y était, elle allait pouvoir vivre et respirer normalement, mais au bout de deux semaines, un policier vint la chercher au collège, en plein cours de mathématiques, devant les autres élèves, et il fallut recommencer et répéter les faits, encore et encore, parce que la procédure judiciaire en cours l'exigeait, puis affronter les regards soupçonneux de ses camarades et de ses professeurs le lendemain.

Cela se reproduisit plusieurs fois.

Parce que les filles comme Jasmine n'en finissaient jamais de payer pour des crimes qu'elles n'avaient pas commis. Elle était nigériane et sans papiers. Elle avait choisi la voie de la justice et la Mathilda qui peuplait ses fantasmes vengeurs ne dormait jamais vraiment. Pourtant l'avocat tint parole. Contre vents et marées, il obtint que ce procès rare ait lieu devant la cour d'assises de Paris et soit programmé au printemps suivant, dans l'ancien Palais de justice.

— Je vais y aller, dit Serena à Pierre Faure, un soir où Jasmine était rentrée en larmes, après un énième rendez-vous chez le juge pour enfants.

— Où ça ?

— Là-bas. Au Nigeria.

L'avocat soupira.

— Pour quoi faire ?

Serena leva les yeux au ciel et lui expliqua qu'elle avait besoin d'aller voir ce qui se passait au Nigeria, de rencontrer d'autres filles comme elle. Jasmine était une enfant quand elle avait quitté Lagos. Elle ne pouvait pas lui raconter ce qu'elle n'avait pas pu voir parce qu'elle était trop jeune. Serena souhaitait continuer à écrire sur la traite des Nigérianes et sur celles qui se battaient

contre. Elle avait déjà pris contact avec des journalistes, là-bas, qui l'avaient orientée vers des ONG qui militaient contre les violences faites aux femmes. Elle s'était rapprochée de l'une d'elles, Free Queens of Nigeria, basée à Lagos et Abuja. Quand elle avait exposé au téléphone à sa fondatrice son envie d'enquêter sur les réseaux proxénètes, la femme avait ricané, puis elle lui avait expliqué patiemment que la prostitution au Nigeria était comme un puits sans fond, brassant des centaines de milliers de femmes. « Je vais être franche avec vous, l'avait-elle prévenue. Ça ne sert à rien. Vous ne ferez que raconter ce qui l'a déjà été des milliards de fois, en pure perte. Ça soulagera votre conscience, ça fera un bon papier en France, mais ici, ça ne nous sera d'aucune utilité et je perdrai mon temps avec vous. »

— J'imagine que tu ne l'as pas lâchée.

Serena grimaça.

— J'ai bien fait. Il y a une semaine, elle m'a rappelée avec une proposition.

— Laquelle ?

Serena pinça les lèvres.

— Elle s'est renseignée sur le procès de Jasmine Dooyum. Elle a lu mes articles sur le réseau de Nice. Ses partenaires et elle estiment que je peux leur être utile, là-bas, au Nigeria. Elle organise ma venue à Lagos, m'assure un hébergement, me donne accès à ses contacts, m'ouvre les portes des locaux de son ONG, promet de m'aider à retrouver la trace de la famille de Jasmine, à une seule condition, que je m'engage à enquêter en tant que journaliste européenne, non pas sur les réseaux de prostitution et les victimes de la traite, mais sur elles, sur Free Queens, sur les autres ONG qui, comme elles, œuvrent sur le terrain, sur leur travail de militantisme, sur les prostituées qui se tirent de cet enfer grâce à elles. Pour montrer que les choses peuvent changer, que la prostitution n'est pas une fatalité et

que les Nigériennes peuvent prendre leur destin en main. Selon elle, personne n'écrit jamais rien là-dessus, alors qu'elles sont des centaines d'associations à se battre pour les droits des femmes à travers tout le pays. Elles ont besoin de visibilité, de lever des fonds pour financer leurs campagnes de prévention et d'un écho plus important auprès des décideurs européens. Depuis peu, la société nigérienne bouge beaucoup sur ces sujets. Les langues se délient, notamment grâce à Free Queens. Il existe des journalistes indépendants au Nigeria, mais la plupart des organes de presse sont muselés ou corrompus, sinon menacés de mort dès qu'ils s'attaquent à ces sujets-là. Elles-mêmes risquent leur vie tous les jours. Une série d'articles pourrait servir leurs intérêts. Personne n'oserait s'attaquer frontalement à une journaliste française munie d'une carte de presse internationale.

L'avocat hocha la tête.

— Tu ferais office de bouclier, si je comprends bien.

Serena hocha la tête.

— Exactement ! J'ai trouvé l'idée géniale. Sur le principe, le sujet intéresse *The Guardian* et *Le Monde*. J'ai un peu de fric de côté. Alors, je vais faire mon boulot de journaliste et enquêter.

L'avocat ne commenta pas, un sourire perplexe aux lèvres.

— C'est à ça que je sers, non ? poursuivit-elle, agacée par son attitude.

— Le Nigeria est un endroit dangereux pour une journaliste blanche et donneuse de leçons.

Serena le toisa.

— Ne sois pas condescendant, Pierre. Mon boulot est terminé ici.

L'avocat sourit.

— Tu pars quand ? demanda-t-il.

— Demain.

— Jasmine est au courant ?
Serena s'adossa au fauteuil, l'air satisfait.
— Bien sûr ! C'est même elle qui m'a parlé de l'existence de ces ONG.
Faure haussa les épaules.
— Vous êtes aussi folles l'une que l'autre.
Serena sourit et écrasa crânement sa cigarette dans le cendrier.
— Tu as peur des femmes libres, l'avocat ?

Les marbres de l'aéroport international Murtala-Muhammed de Lagos étaient d'un blanc éclatant. Le hall grouillait d'hommes d'affaires en costume-cravate et de familles de voyageurs nigériens prêtes à embarquer, tirant et poussant chariots et valises. Peu de touristes, de nombreux policiers et militaires, aucune autre femme européenne seule.

Serena Monnier détonnait dans le paysage. Repoussant les services de plusieurs chauffeurs de taxi, elle se fraya un chemin jusqu'aux portes des arrivées et balaya le parvis du regard, en nage. La cofondatrice de l'ONG Free Queens of Nigeria l'attendait en double file sur le parvis, au volant d'un break Volkswagen noir. Elle passa la main par la vitre ouverte et lui fit signe de la rejoindre.

Un 4 × 4 Audi flambant neuf s'impatientait derrière elle. Son conducteur klaxonnait avec obstination pour qu'elle libère le passage. Serena s'empressa de fourrer sa valise sur la banquette et s'installa à l'avant.

— Favour Egbe, enchantée, lança-t-elle dans un anglais parfait, en démarrant aussitôt.

Cheveux courts et lissés, nuque fine, pommettes hautes et regard pénétrant, la jeune femme de vingt-quatre ans était très belle. Une alliance à la main gauche, ongles manucurés et une

minuscule fleur tatouée derrière l'oreille en guise de maquillage. Serena s'était renseignée, Favour Egbe était une fille de bonne famille, étudiante en cinquième année de communication à Unilag, l'université de Lagos. Elle habitait un appartement de standing à côté de chez ses parents, dans un luxueux lotissement sécurisé de Victoria Garden City, sur la péninsule de Lekki. Une privilégiée. L'exact opposé de Jasmine Dooyum sur l'échelle sociale nigériane.

— Tu es mariée? demanda-t-elle.

— Mon mari regrette depuis le premier instant d'avoir épousé une furie comme moi.

Serena esquissa un sourire.

— J'en doute.

Favour roula les yeux.

— Tu aurais vu sa tête, le jour où je lui ai parlé d'égalité des sexes et de partage des tâches ménagères! Depuis qu'il est petit, sa mère lui raconte des histoires à dormir debout sur les femmes soumises de la bourgeoisie nigériane. Il n'a pas été déçu! Je te le présenterai. C'est un homme bien.

Elle effleura l'avant-bras de Serena.

— Mais parle-moi de la France. C'est quoi, cette histoire de coronavirus?

— Certains évoquent un risque épidémique. Il y a déjà plusieurs cas.

— Graves?

Serena haussa les épaules.

— Apparemment, non. Disons que ça donne du grain à moudre aux ministres, après la crise des Gilets jaunes, et que ça occupe les éboueurs des chaînes d'information continue. Et ici?

Favour feignit de frissonner de peur.

— Une nouvelle épidémie en Afrique? Une épidémie de

Blancs, en plus, mon Dieu, quelle horreur! s'exclama-t-elle, avant d'éclater d'un rire clair et joyeux.

Elle passa une vitesse, accéléra et s'engagea sur le Third Mainland Bridge.

— Douze kilomètres, dit-elle. La colonne vertébrale de la ville. Ce pont relie l'immense *mainland*, une sorte de magma tentaculaire de maisons collées les unes aux autres, à ce qu'on appelle ici les *îles*, les quartiers d'affaires et les résidences de luxe, là où vivent les privilégiés comme moi.

Favour tourna le bouton du poste de radio. Les lignes de basses endiablées d'un tube d'afro-pop se déversèrent dans l'habitacle. Favour alluma une cigarette mentholée en dodelinant en rythme et entrouvrit sa vitre.

— Wizkid, tu connais?

Serena pinça les lèvres, perplexe, se demandant ce qu'elle fichait là.

— C'est une star nigériane, tu vas adorer! hurla Favour en montant le volume d'une pichenette sur le levier du volant.

Serena jeta un œil par la vitre, sur sa droite. En contrebas, le gigantesque bidonville flottant de Makoko, plongé dans l'obscurité et recouvert d'un épais voile de fumée d'huile de paraffine. Plus loin, sur l'autre rive, brillaient les lumières des gratte-ciel de Lagos Island.

Favour capta son regard.

— Bienvenue à Lagos, ville de contrastes, mon amie! dit-elle, comme si elle lisait dans ses pensées. Bienvenue à la Liverpool d'Afrique de l'Ouest!

Favour Egbe la déposa au pied d'un immeuble du lotissement huppé de Dolphin Estate. Elle devait rentrer dîner chez elle, en famille. Cette semaine, Serena logeait chez l'une des fondatrices

de l'ONG, une blogueuse influente du nom d'Esther Lekwot, vingt-six ans. C'était le plus simple et c'était déjà bien mieux qu'un hôtel hors de prix en périphérie de la ville.

— Après, on avisera, dit Favour, avant d'ajouter, avec malice : si tu tiens le coup ici.

Esther était aussi douce et empruntée que Favour était exubérante, mais il émanait d'elle une aura attirante, entre colère, sagesse et force de caractère qui plut tout de suite à Serena. Elle prépara du poisson et du riz, parfumé au piment African Chili Balls et accompagné de bière. Elles s'installèrent sur la terrasse de son appartement pour manger. Aucune musique, juste le calme de la nuit, la chaleur écrasante, le ronronnement des groupes électrogènes qui crachaient leur fumée de diesel, et le bruit ténu des voitures qui empruntaient au loin le pont de Falomo.

Esther interrogea longuement Serena sur l'histoire de Jasmine Dooyum. Elle écouta ses réponses sans l'interrompre, se contentant de siroter son verre ou de relancer la conversation lorsqu'un point lui paraissait obscur, la poussant à parler d'elle avec un art consommé, comme si le parcours de la journaliste lui importait plus que l'histoire de la jeune prostituée. Serena en fut d'abord surprise, presque choquée, jusqu'à ce qu'elle comprenne, plus tard dans la soirée, ce que le cas de Jasmine devait avoir de banal, ici au Nigeria. Elle réalisa alors, vexée, qu'Esther avait une longueur d'avance sur elle et que toute journaliste expérimentée de trente-deux ans qu'elle était, elle ne l'avait pas vu venir. C'était Esther, la tête pensante, pas Favour. La jeune Nigériane en savait déjà long sur sa vie, alors que Serena ignorait tout d'elle. Depuis le début du repas, Esther sondait ses motivations avec intelligence, sans jugement aucun, sans chercher à la heurter, en prenant soin d'éviter qu'elle se sente mal à l'aise. Elle l'évaluait, d'une certaine manière, mais avec bienveillance. « Si tu tiens le coup

ici», avait dit Favour avant de repartir. C'était peut-être cela qu'elle voulait dire : *si Esther accepte ta présence*.

Serena décida de s'en ouvrir à son hôtesse :

— Ça va ? J'ai passé le test avec succès ? lança-t-elle avec humour, tandis qu'elles terminaient la vaisselle.

Esther s'immobilisa pour la dévisager, un sourire contrarié aux lèvres.

— Je suis désolée si je t'ai donné l'impression de te faire passer un examen, dit-elle finalement. C'est dans ma nature. Les filles se moquent souvent de moi à cause de ça. Je suis méfiante, surtout vis-à-vis de ce qui m'est étranger.

Serena opina.

— Je suis une étrangère, ici.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— C'est pourtant ce que je suis, alors, mettons les choses au clair tout de suite : je suis une journaliste, blanche, pleine de préjugés, à peu près ignorante de tout ce qui se passe au Nigeria.

Esther protesta :

— Ce n'est pas...

Serena la coupa sèchement.

— Une jeune prostituée de quinze ans a remis sa vie entre mes mains, il y a huit mois, elle m'a fait confiance, elle a pris tous les risques. Je suis là grâce à elle. Ou à cause d'elle. Et c'est parce que j'ai une carte de presse internationale que tu as accepté de me faire venir.

Un ange passa. Esther lui prit le torchon des mains, le plia avec soin et le posa sur l'égouttoir. Elle se dirigea ensuite vers le frigo, en sortit deux canettes de First, et invita Serena à la rejoindre sur le canapé du salon.

— Favour et moi avons décidé de monter l'ONG Free Queens il y a dix-sept mois, dit-elle. J'étais militaire à l'époque. Sous-officier. J'étais mariée et je suis tombée enceinte. Quand

j'en ai parlé à mon officier supérieur, je me suis fait sévèrement réprimander.

— Parce que tu attendais un bébé?

Esther fit *non* de la tête.

— Parce que je ne lui avais pas demandé l'autorisation.

— Pardon?

— C'était dans le règlement. Je l'ignorais. Mon corps appartenait à l'armée de ce pays, j'avais signé pour ça...

Serena siffla.

— C'est hallucinant.

— Ce n'est pas le pire.

Esther but une longue gorgée de bière. Ses doigts tremblaient.

— Mon mari était militaire, tout comme moi. Il connaissait ce point de règlement, contrairement à moi. Quand je suis rentrée à la maison, ce week-end-là et que je lui ai rapporté les propos de mon officier, non seulement il a pris sa défense, mais il a précisé que j'aurais dû lui demander son accord également. En tant que mari. Il a ajouté que le métier de militaire pour une femme n'était pas compatible selon lui avec celui de mère au foyer. Et il m'a frappée. Parce que je remettais en cause son autorité et qu'il allait passer pour un mari qui ne savait pas se faire obéir. Et aussi parce que l'article 55 du code pénal l'y autorisait.

Serena déglutit.

— T'as fait quoi?

— C'était comme si je réalisais d'un coup que toute ma vie n'avait été qu'un énorme mensonge, que l'homme avec qui je vivais n'était pas celui que je connaissais. J'étais une femme dans un pays gouverné par des hommes et fait pour eux. Je n'étais qu'un objet. Rien de plus. Je me suis enfuie de ma propre maison, j'ai démissionné et j'ai demandé le divorce.

— Et l'enfant?

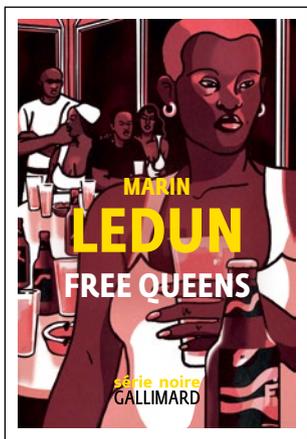
FREE QUEENS

MARIN LEDUN

Bouleversée par le témoignage d'une prostituée nigériane, la journaliste Serena Monnier se rend à Lagos pour enquêter. Guidée par les militantes de Free Queens, une ONG qui lutte pour le droit des femmes, Serena découvre vite l'ampleur effarante des réseaux criminels qui prospèrent grâce à la prostitution. Pire, que des multinationales en font, au vu et au su de tous, une arme commerciale particulièrement efficace.

Si *Leur âme au diable* dénonçait les pratiques amORAles des fabricants de tabac, *Free Queens*, le nouveau formidable thriller politique de Marin Ledun, s'intéresse à un industriel de la bière qui vend le corps des femmes pour mieux écouler ses produits. Mais cette fois, au cynisme capitaliste et à la corruption politique, l'auteur oppose l'incroyable courage de femmes unies pour défendre leurs droits et prêtes à tout pour se faire respecter.

Marin Ledun est l'auteur d'une vingtaine de romans dont *Les visages écrasés*, plusieurs fois récompensé et adapté au cinéma, et *L'homme qui a vu l'homme*, prix Amila-Meckert. *Leur âme au diable* a reçu le prix Polar en série 2021 et le prix Alliance contre le tabac 2021.



FREE QUEENS
MARIN LEDUN

Cette édition électronique du livre
Free Queens de Marin Ledun
a été réalisée le 17 mars 2023 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072946967 - Numéro d'édition : 395273).
Code produit : U38593 - ISBN : 9782072946998.
Numéro d'édition : 395276.